

Jean-Yves Cadoret

AUGUSTIN

(extraits)

Mis en ligne le 27 octobre 2014

PREFACE

Mon ami le peintre Henri Girard et moi avons au moins un point commun, très commun au demeurant, qui est d'être tombé tout jeune dans le chaudron magique du *Grand Meaulnes*. J'ai eu l'imprudence de lui dire un jour que je m'étais fabriqué un double du nom d'Augustin pour raconter l'histoire bien connue que vingt ans n'est pas le plus bel âge de la vie. Il a immédiatement exprimé le désir de rencontrer cet avatar de son idole qui, il n'en doutait pas, ne pourrait qu'enrichir la matière de mémoire qu'il engrangeait depuis des années en vue du travail toujours différé qu'il projetait sur le livre-culte d'Alain-Fournier.

Aïe. Parce que je n'avais jamais été très fier de ces laborieux écrits de jeunesse, dont le seul mérite à mes yeux était de témoigner de mon infirmité dans le domaine de la prose (ce n'est pas sans raison que je les avais d'abord rassemblés sous le titre révélateur d' « exercices prosaïques »). Ils m'étaient tombés des mains à chaque fois que j'avais rouvert le cahier vert à spirale où je les avais consignés de ma belle écriture de fort en thème. Mais bon, chose promise, fontaine et autres proverbes, trente à quarante ans plus tard, j'ai tout repris depuis la première ligne.

Le miracle n'a pas eu lieu. *Augustin* n'est pas un chef-d'œuvre oublié des histoires de la littérature française du vingtième siècle. Mais l'épreuve fut surmontée (la preuve), grâce à deux ou trois bonnes surprises.

D'abord, ce n'est pas si mal écrit que je le craignais. Les vertèbres des paragraphes s'emboîtent assez bien. La langue est déliée, le vocabulaire précis. Il n'y a pas trop de gras. A l'exception, dans le récit-titre, du texte sur Musique et de l'épilogue, qu'il m'a fallu beaucoup resserrer, je n'ai apporté que des retouches de détail à la version initiale - un mot plus juste, une tournure moins naïve, y compris pour les textes de vraie jeunesse que sont *Monsieur Charles*, écrit à l'âge de treize ans (il ne s'agit probablement pas du premier jet, mais à l'époque où je dressais régulièrement la liste de mes oeuvres complètes pour une édition dans La pléiade de mon vivant, il fallait évidemment que je sois un génie précoce - d'où aussi *Quelle âme divine !*, qui est un clin d'œil à la supercherie surréaliste d'Aragon dans *Le libertinage*), et *Les rues* (quinze ans : là, je ne pense pas qu'il y ait tricherie sur la marchandise, et je reste assez fier de ce texte malgré ses naïvetés).

Ensuite, le propos n'est pas si niais que dans mon souvenir. Bien sûr, le ton est celui d'un jeune homme qui ne connaît rien à rien et s'imagine pouvoir réinventer le monde parce qu'il a tapé dans l'œil d'une fille (en l'occurrence, c'est plutôt la fille qui lui avait tapé dans l'œil), mais les choses sont décrites avec sincérité, la grandiloquence et les envolées sensément poétiques ne cachent pas trop la misère de la pensée. Il y a même de beaux éclairs de clairvoyance, comme cette incise dans *Perdu dans l'ombre*, où Augustin reconnaît qu'avec Musique ils se sont aimés « à la limite de l'innocence et du mensonge », ou la « vraie lettre d'amour », qui a le courage de se définir comme un « fugace témoignage de l'amour cassant ».

Enfin, *ex nihilo nihil*, et c'est sans doute là ce qui me touche le plus, ces textes ont valeur de témoignage. *Augustin*, comme *Le Grand Meaulnes*, est un livre initiatique. Il raconte un apprentissage de l'autre (l'amour) et du temps (la mort), dont il faut bien reconnaître qu'il n'a rien d'exceptionnel, en même temps que la très adolescente

quête d'un bonheur impossible ou illusoire. Mais on peut aussi y trouver, pour peu qu'on le lise en respectant la chronologie d'écriture, des clés pour comprendre l'itinéraire d'un enfant de Mai soixante-huit. Sur le mode littéraire, du recueil *Paysages en deux*, de Marcelin Pleynet, membre fondateur de *Tel Quel*, dans *Monsieur Charles*, aux lycéens sans savoir de l'épilogue d'*Augustin*. Sur le mode sociologique, de la surprise-party des *Rues* (les Beatles venaient au monde cette année-là avec leur scie *Love me do*) aux « fiévreuses étudiantes » des campus de mai. Ou sur le mode psychologique, de l'enfant rêveur de *La rentrée* et de *L'école du Château* à l'adolescent rebelle du *Cigalon* et au jeune homme nu de *Perdu dans l'ombre*.

Je n'ai pas adressé à mon ami le peintre les quatre derniers textes du recueil : *Libérez le printemps !*, un témoignage amer et daté sur l'agitation dans les universités au début des années soixante-dix, *Morlaix*, *Kerguilien* et *Neuf portraits pour un roman de la tristesse*. Non pas que ces récits à la première personne (que même le « tu » de *Morlaix* ne parvient pas à cacher), qui disent la misère des amours étudiantes, soient trop autobiographiques, ou qu'ils soient mal, ou trop, écrits, mais ce n'est clairement plus Augustin qui a la parole. Il a définitivement disparu en écrivant sa « première vraie lettre d'amour », en cela plus conséquent que le Grand Meaulnes qui, dans sa dernière lettre, enjoint à Seurel de l'oublier mais réapparaît dans la longue et bien peu nécessaire troisième partie du livre d'Alain-Fournier.

Dans la première version, *Augustin* s'ouvrait, non pas sur un poème d'Alain-Fournier, mais sur cette phrase d'Anatole Le Braz : « Sur les pas des beaux rêves sourdent parfois des joies obscures. »

Ce fut pour moi une joie obscure de reprendre ces textes. Merci, Henri.

Mars 2002

QUELLE ÂME DIVINE !

pour saluer Aragon

Dans la forêt.
Papa, Maman, Patrick et moi, nous avons été dans la forêt avec la Canadienne. J'ai fait un pont avec des branches sur un petit fossé, mais je suis tombé dans l'eau.
Nous avons bien ri.

Mars 1955

LES RUES

1

Par un long samedi d'hiver.

B., les lèvres rouges et humides, s'approcha de moi :

« Tu vois bien que tu ne t'ennuies pas, lança-t-il.

- Bien sûr que non ! De toute façon, je n'ai pas le choix. »

L'espace d'une seconde, ses sourcils se froncèrent sur une ride du lion qui lui rétrécit le front. Il ne me comprenait visiblement pas. Mais il partit aussitôt d'un grand éclat de rire satisfait, tira une bouffée de sa cigarette, et s'étrangla. Sa toux me parvint encore longtemps après que le tourbillon frénétique des danseurs l'ait absorbé, par bouffées grasses.

Les baffles hurlaient à présent en américain, à pleines basses, déchaînant vitres et plancher. Les cuisses tressautaient en mesure, et les seins, les cheveux. Les regards extatiques fixaient sans le voir le rouge criard des murs. De temps à autre fusait un rire nerveux. Je ne vis bientôt plus qu'une boule de bras nus et de bouches ouvertes, zébrée d'éclairs multicolores, une bille vibrante de petite mort centrée sur F. et C., dont les poitrines m'avaient frôlé tout à l'heure, sous la soie bleue et le coton noir, éveillant en moi la peur de mon corps.

Je posai la tête contre le mur, le cou douloureux, cherchant des lèvres la buée des fenêtres.

Qu'est-ce que je fichais ici, dans cette chambre surchauffée, noyée de fumée et d'alcool ? Qu'est-ce que je fichais devant ces visages nauséux, aux cheveux collés par la sueur, aux sourires figés, et que m'importaient ces yeux fous, ces nuques luisantes ? La tête lourde, les mains moites, pris de vertige au bord du vide, qu'est-ce que je fichais là ?

Je sortis. Il n'était que sept heures mais il faisait déjà nuit. Un vent glacial.

Je me laisse tomber sur l'accotement et m'endors là, les pieds dans le fossé et la tête sur les genoux, sur une phrase lancinante : *la soirée dans le monde, la nuit dans les rues*¹, dans les rues, les rues...

Je rêve que je suis le prisonnier inconscient d'une ville inconnue. Aucun bruit. Silence de mes pas, étouffés comme par de la neige. J'avance et je vois.

J'ai dix ans, c'est le dernier soir d'école avant Noël. Je déambule dans la grand-rue, les yeux rivés aux vitrines scintillantes. Il n'y a dans cette rue que des magasins de jouets. Voici le marchand d'autos miniatures, celui des trains électriques, des navires de guerre, des flûtes et des tambours. Voici le marchand d'ours.

Mon ours est là, avec ses petits yeux noirs, pétillants de vie, ses oreilles rondes, aplaties comme deux tartes, son gros museau brun, sa bouche fendue et ses bras potelés. Là derrière la vitre, avec mes secrets d'enfant, mes jeux anciens et mes chagrins.

J'ai voulu disparaître, devenir caniveaux, fenêtres.

Je devins rue. Les gens me longeaient, m'empruntaient. Des gens pareils de la tête aux pieds, des yeux, du cœur et des mains, avec une amère fleur de pétrole aux dents. Une houle de gens, creux et crêtes, qui passaient sans me voir. Mais je me voyais dans leurs yeux, rue pleine de gens, caniveaux et fenêtres à l'infini.

Je devins fleur de pétrole ballottée par les vagues, je devins au loin deux péniches bleues qui passent dans la lumière.

... Puis je tournai à droite. La rue revenait sur mes pas, mais elle était large et belle à présent, avec de grands marronniers symétriques sur les trottoirs, comme dans les bandes dessinées, des balcons à balustres surchargés de dorures et de majestueuses portes en trompe-l'œil, battants grand ouverts qui se refermaient derrière moi sans espoir de retour dès que j'entrevois le jour - un jour de néon, couleur de film à grand spectacle, brillant des mille feux d'un soleil plat de papier glacé.

Je marchai depuis longtemps dans le projecteur de cette avenue lorsque mon regard fut accroché par un confetti couleur de soleil plat de papier glacé : une pièce de dix centimes, en plein milieu de la chaussée, qu'il était impossible de ne pas voir. Je la ramassai. Elle était sale. Je cherchai alors une fontaine où me laver les doigts. Mais il n'y avait pas de fontaine dans la Rue des sous.

Je mis la pièce dans l'une de mes poches et ma main sale dans l'autre, instinctivement, comme pour me soulager. Puis j'aperçus une seconde pièce, sale elle aussi, que je ramassai, une troisième... Et toujours pas de fontaine. J'eus bientôt les deux mains sales. Je fus bientôt sale de la tête aux pieds, d'une saleté tiède, tenace, confortable.

C'est alors seulement que je découvris autour de moi, sur le perron des portes aux battants grand ouverts, des mendiants dépenaillés, mains tendues.

Les épaules soudain lourdes, je tournai le dos et laissai tomber mon visage entre les mains : qu'il était sale, avec ses fausses larmes de mendiant ! Et je pleurai de n'avoir plus droit qu'aux larmes.

... J'obliquai à gauche et courus longtemps, longtemps, sur les pavés glissants, me heurtant toujours à des culs-de-sac murés de briques rouges, d'un rouge couleur de sang séché, couvert de crasse, tirant dans l'ombre qui tombait vers le violet. Je courus à perdre haleine, courus à ne plus me voir, criai à ne plus m'entendre.

Tout à coup, au débouché d'un long corridor sans lumière, surgit en face de moi un fleuve. Un ample fleuve blanc, limpide, éblouissant, sans méandre, sans pont ni passeur, sans garde-fou. Dans mon élan, je ne pus l'éviter.

5

A l'instant même où je me noyais, tout devint flou, comme par un de ces matins de brume après la pluie, lorsque la brume semble à mesure qu'elle pénètre se dissiper. D'une manière incompréhensible, le voile se leva sur une rue barrée, qui n'en finissait pas de se dérouler entre deux trottoirs d'asphalte gris, entre deux murs gris couverts d'affiches grises, peuplées de mannequins gris, qu'interrompaient par endroits ces grilles aveugles qu'on plante autour des pavillons des banlieues cossues pour mieux confisquer le jour.

Comment échapper à ce cauchemar ?

Je me souvins brusquement d'un conte de mon enfance où la princesse, après d'infinis malheurs, était devenue heureuse. Ce mot : heureux, qui m'était venu à l'esprit sans raison, s'y incrusta. Je décidai alors de demander au passant d'une affiche, dont la beauté semblait un gage de sérieux, la rue du bonheur.

Il me regarda avec stupéfaction. Puis il fixa longuement ses chaussures, l'enseigne d'un bistrot, une porte enfin, la dernière au bout de la rue du dernier immeuble visible. Il eut un profond soupir, se regarda à nouveau, mais avec compassion cette fois-ci, et me dit dans un souffle :

« Grand bête, tu sais bien qu'elle n'existe pas ! »

Vrai, quel imbécile j'avais fait ! Comme si je ne savais pas que seuls les imbéciles sont heureux... Sur le coup, j'eus honte de ce trou de mémoire et voulus chasser de mes yeux cet éclair de rose que j'avais cru voir dans le gris de l'aube. Je repris ma route, mais je disparaissais à peine à l'horizon qu'un autre adolescent distrait s'arrêtait à son tour devant l'affiche pour demander en rougissant à l'élégant passant gris la rue du bonheur.

L'homme de l'affiche, maîtrisant mieux sa gêne que la première fois, le regarda sans surprise et lui fit un signe vague de la main, comme pour lui dire : « je ne sais plus », ou bien : « je ne sais pas encore ».

Juillet-Décembre 1964

¹ Franz Kafka, *Description d'un combat* in *La muraille de Chine*, Gallimard 1961.

L'ÉCOLE DU CHÂTEAU

Il est avéré que Vierzon est une ville informe et passablement triste. Au confluent du Cher et de l'Yèvre, Ville, Villages, Forges et Bourgneuf alignent leurs maisons basses le long de rues perpétuellement défoncées par des travaux de voirie. C'est une ville poussiéreuse l'été, et l'hiver sillonnée de courants d'air glacé. Le vent balaye les trottoirs, donnant aux passants ce regard un peu traqué qu'ont les voyageurs de passage. Avec ses places muettes qui sentent la droguerie, l'armée sombre de ses marronniers, qui sont les arbres des assis, et son jardin public tracé au cordeau, bassins d'eaux dormantes et pelouses interdites, au centre duquel s'élève un auditorium sans âge où l'on vient tuer les interminables soirées du juin sur des chaises pliantes, c'est par excellence la ville des enfances grises, jaune délavé avec un souvenir de bleu, comme la couverture de ce livre de « lectures modernes » où je déchiffrais les aventures de la princesse Myosotis et du Larron qui embrassa un rayon de lune. Rien d'étonnant à ce que l'image de Vierzon l'immobile, l'absente, se soit récemment prise aux carrelets de Châtelailon, qu'un hasard de correspondances me fit découvrir un après-midi d'octobre, avec ses villas vides ensablées le long de la voie ferrée.

Marquant les chemins de halage du canal de Berry désaffecté, où pourrissent des péniches noires et sur les berges duquel reposent, du plus loin qu'il m'en souviennent, d'énormes buses de béton, une double haie de peupliers mène à « l'usine à gaz ». Je la prenais toujours au retour des cours de piano. Et toujours y brillait le soleil d'hiver.

C'était le même soleil qui brillait sur le coteau où nous habitons une grande maison blanche au milieu des vignes. C'est toujours l'hiver quand je revois Vierzon, le sécateur de l'air, les sarments givrés, le bitume qui pétillait sous les souliers des enfants ivres de froid dans leurs passe-montagnes à pompon, et le cœur me fend lorsque je revois mon école primaire.

L'école communale de garçons du Château s'appuyait à droite contre le beffroi trapu et les restes des remparts du château construit au sommet de la ville par Humbaud-le-tortu, grand seigneur buveur au nom de croisade. À sa gauche, la « butte de Sion », butte témoin de la terre qui avait servi jadis à monter l'église paroissiale, alors couverte d'arbustes et de broussailles où se cachaient les mauvais élèves pour fumer la cigarette du jeudi après-midi. Derrière, un quartier insalubre, aux odeurs mêlées de lessive et d'égout, qu'il convenait de traverser sans demander son reste, en accentuant le balancement du cartable d'un air détaché... Il y avait aussi, au débouché du porche du beffroi, plein de froid, de pain tiède, d'œufs frais, de terrine de lièvre et d'oublies, cette petite place pavée où se terminaient les parties de billes et se réglaient les comptes entre ceux qui s'étaient « attendus à la sortie ».

Je revois la cour en T, où l'on jouait à chat pendant les récréations (j'entends encore « dire la tape » : une oie, deux oies... c'était souvent moi!), et la grande grille pleine qui, tous les jours, aux demies d'onze et quatre heures, libérait sa horde sauvage. Et les cabinets fermés d'une demie porte grise, devant lesquels s'improvisaient d'échevelées parties de glissades quand il gelait à pierre fendre, les préaux bas saturés de poussière de charbon, l'évier en zinc qui se déversait, le long de la classe des grands, dans un ample caniveau qui était comme un fleuve en crue les jours de pluie (pour mieux les faire luire, on se râpait les mains sur le mur de l'ancienne tour de guet).

Je revois les couloirs sombres, les classes hautes comme une nef de cathédrale, la carte de France sur le mur du fond, et les maîtres qui, pendant la trêve des récréations, arpentaient la cour les mains dans le dos, pareils à des généraux impatients...

Je revois aussi ce voyageur qui faisait quatre fois par jour la traversée de son île au continent. C'était un rude voyage, aux allers comme aux retours : l'iceberg des murs du cimetière, l'erg des parterres de sable des tombes, les quarantièmes rugissants du quartier du Tunnel lorsque soufflait le vent d'est, Bénarès enfin, aux odeurs mêlées de lessive et d'égout. Un voyage au long cours où il fallait user de la boussole et du sextant pour éviter de se perdre - ou de reprendre la route de la veille : car c'était toujours un voyage de découverte.

On ne rencontre plus aujourd'hui dans le quartier que des immeubles et des grues. Tout a été rasé, l'école du Château est détruite.

C'est sans doute un bien.

Octobre 1968

AUGUSTIN

*Vous êtes venue
une après-midi chaude dans les avenues
avec un air étonné, sérieux
un peu
penché comme mon enfance
Vous êtes venue
avec toute la surprise
inespérée d'être venue et d'être blonde
de vous être soudain
mise
sur mon chemin
et soudain d'apporter la fraîcheur de vos mains
avec, dans vos cheveux, tous les étés du monde.*

Alain-Fournier, *A une jeune fille*

Ce jeudi de décembre ne promettait guère.

Augustin s'était levé à sept heures, comme tous les matins, après que le surveillant eut fait la lumière dans le dortoir. En ouvrant les yeux, il avait d'abord vu le halo des réverbères de l'avenue au nom d'hiver, qui éclairaient encore les vitres dépolies, puis il était parti faire sa toilette dans la grande salle d'eau beige imprégnée d'une indéfectible odeur de chlore. Il s'était habillé frileusement, avait refermé son cadenas à l'armoire de fer grise après avoir attrapé son pardessus, et était descendu en échangeant des plaisanteries aigre douces avec Henri, son voisin de chambrée, un grand gars frisé au visage mangé de boutons.

Une brume de pluie pénétrante montait de la cour bitumée, avec une odeur de moisi, et un courant d'air glacial s'engouffrait sous le préau à colonnes de porphyre rose, glissant d'humidité. A la sortie du réfectoire, Augustin, comme tous les matins, avait coupé vers les bâtiments de classe par la cour plantée de tilleuls pâles et ridés qui lui rappelaient l'école communale. Avec lui, les internes en blouse grise avaient gagné leurs salles d'étude en silence, tandis que des élèves plus jeunes improvisaient une sorte de jeu de puce, qui consistait à faire passer, à une distance d'environ deux mètres, une pièce de cent sous dans les mailles du grillage qui habillait les hautes fenêtres des communs.

Et la longue matinée de classe avait commencé, longue comme le jour qui semblait ne pas vouloir se lever. Le professeur de maths, qui attendait la retraite avec philosophie, avait rabâché son cours sur les complexes en s'ennuyant mortellement. Augustin avait pris des notes avec application, comme pour tous les cours de maths, et quand ç'avait été son tour de passer au tableau pour les exercices, il avait fait figure honorable : Augustin redoublait sa classe.

A midi, il régnait toujours la même atmosphère saturée de pluie froide. Pourtant, Augustin, avec dans la bouche le goût écœurant du ponctuel poulet tiède et fade du jeudi, avait trouvé l'air plus sec au seuil du réfectoire, et il avait eu vaguement l'intuition d'un soleil suspendu au-dessus de la voûte uniformément grise des nuages. Mais il n'y avait pas prêté attention et s'était vite retrouvé en étude. On discutait sans entrain autour de l'unique radiateur à chauffage central, on se bousculait pour lire les bandes dessinées de la page du jeudi du journal local, on échangeait des plaisanteries graveleuses en riant par politesse et habitude. Adossé à son casier, Henri relisait la lettre qu'il venait de recevoir de ses parents. Certains étaient déjà partis travailler dans des salles voisines, un classeur bourré de bonnes intentions sous le bras; d'autres, par groupes de deux ou trois, étaient sortis prendre un verre en ville, ou fumer une cigarette en parlant de la pluie et du beau temps.

Augustin, l'esprit vide, avait dessiné à la craie jaune au tableau une caricature de gangster, avec des reines-marguerites à la place des yeux, éveillant quelques sourires distraits.

Puis les deux surveillants d'externat attirés, « Stradair », le nain râleur et vaniteux à la démarche de barrique, et « Che Guevara », l'interminable étudiant en physique barbu et muet, s'étaient relayés jusqu'au soir. Augustin n'était sorti que pour aller aux urinoirs. Il avait croisé au retour un petit bonhomme d'employé de service en bleu de chauffe et béret noir, le visage congestionné par le froid, qui lui donnait un rictus naïf et souriant. Il marchait très droit, un seau vide à la main, et faisait claquer ses souliers ferrés comme à la parade.

Après de dîner, Augustin était allé au ciné-club avec quelques camarades, trop heureux de profiter de la seule « sortie culturelle » du mois. Le temps avait vraiment changé au cours de l'après-midi. Il faisait à la fois plus sec et plus froid, et les trottoirs résonnaient sous le pas, bien que persistassent, languissantes, lancinantes, les vapeurs de pluie de la veille. Les murs des immeubles aux persiennes déjà closes, les vitres embuées des cafés, les devantures baignées de lumière jaunâtre des grands magasins, exhalaient comme un relent de cave humide, qui mettait mal à l'aise. Les filles toujours pareilles que croisait Augustin, soignées, sereines, insolentes, belles et bêtes comme savent l'être les adolescentes, allumaient en lui un désir de moiteur, et il s'en voulait de relever le défi de leurs regards.

Le film : comment tuer le temps en faisant l'amour à Saint-Tropez quand on est jeune et riche, Augustin, encore un peu abruti par la projection, et qui se faufilait maintenant entre deux rangées de fauteuils rouges pour gagner le flot du couloir de sortie, ne l'avait pas trouvé totalement inintéressant, il y avait quelques belles images et des dialogues souvent brillants, mais la première impression qu'il en retirait était surtout celle d'un dégoût luxueux et confortable.

Dehors, il neigeait.

Il neige. A gros flocons. Le hall du cinéma s'anime d'un seul coup, comme si de cette neige inattendue montait une chaleur communicative, faite d'images de Noël et de réveillon. Augustin se convainc que les voitures qui glissent en laissant dans leur sillage deux traits noirs parallèles sur le blanc fragile de la chaussée, débordent de cadeaux de reines et qu'elles sont des citrouilles en route pour des châteaux de cendrillons. Il perd en un éclair la mémoire de la journée grise, la nuit le retrouve heureux sur les pavés qui le ramènent au lycée et dans ses yeux brillants la grande ville, malgré l'ivrogne dont il a eu du mal à se débarrasser, malgré l'attente dans le froid devant la grille de l'internat (le veilleur de nuit n'a sans doute pas encore terminé sa ronde), se métamorphose en un village de conte de fées.

Augustin est dans la grande salle d'eau beige. Il regarde les flocons tomber lentement à la lueur des réverbères sur l'avenue satinée et les toits phosphorescents, comme dans les dessins animés de son enfance, qui n'en finissent pas d'ajuster leurs chapeaux de cheminée et les paillettes de leurs mansardes. Augustin se dit que son émotion est puérile, mais cette neige en tenue de gala lui dit tant ! Elle raconte tant de rêves et de souvenirs, tant de domaines mystérieux et de fêtes étranges ! Elle est comme un livre ouvert, et voilà qu'à la joie première de la neige font cortège et lui montent à la gorge mille autres joies du temps retrouvé. Il se dit que c'est vraiment beau, la neige.

Et puis, surtout, c'est blanc.

La boutique se trouvait derrière le lycée, dans une petite rue qui sentait l'urine et la glaise fraîchement retournée. C'était une de ces boutiques sans âge qui avait dû être une épicerie de quartier dans l'entre deux guerres, avec une pauvre façade en bois encadrant une vitrine tendue de rideaux de nylon. La récente peinture bleu lessive s'écaillait déjà par endroit. Au-dessus de la porte, à laquelle on accédait par une marche usée au milieu (à droite, un décrotoir qui ne semblait pas un luxe dans cette rue vouée à de perpétuels travaux de voirie), une enseigne que le temps avait patiné, rouillée aux encoignures, où l'on lisait dans la diagonale : coiffeur.

Augustin aimait venir s'y faire couper les cheveux (dans sa tête, c'était bien de se faire « couper les cheveux » qu'il s'agissait, de non de se faire coiffer). Il aimait cette rue tranquille, oubliée, et il se sentait à l'abri dans le minuscule salon rose pouponnière où tout lui rappelait le mauvais goût suranné des maisons tristes de son enfance : le lino lisse à petits cubes, les fleurs artificielles sur le comptoir-caisse où s'alignaient des flacons de pétrole Hahn, le repose-pied en aluminium aux motifs floraux... Il aimait bien le coiffeur, un vieux monsieur méticuleux, presbyte, qui portait une moustache nette et marchait dans sa blouse bleue d'écolier comme un bon élève à la remise des prix. Il l'aimait pour sa fierté professionnelle, qui lui faisait dire : « Ce n'est pas une demie brosse que vous me demandez là, c'est une coupe normale : ce n'est pas la même chose ».

Ce jour-là, un jeudi de soleil, il y avait déjà un client lorsqu'Augustin était arrivé. En attendant son tour, il avait feuilleté les *Jours de France* écornés entassés sur la chaise d'osier : Sheila jouant au tennis, la princesse Anne tombant de cheval et, beaucoup plus intéressant, bien qu'il ne se l'avouât pas vraiment, Brigitte Barbot montrant ses cuisses. Augustin acceptait *Jours de France*, *France Dimanche* et *Ouest France* comme parties intégrantes du décor. Il n'y avait pour lui aucune différence entre mettre la France dans un soutien-gorge ou dans le tombeau du soldat inconnu.

Oubliant le bruit machinal des ciseaux qui coupent dans le vide, un tic cher aux coiffeurs ! il avait prêté l'oreille, à travers la cloison ajourée qui partageait la pièce en deux, aux conversations qui montaient du salon des dames. On s'était d'abord émerveillé sur le petit-fils de la coiffeuse, un beau bébé, vraiment :

« Il en a de belles chaussettes, ce grand bonhomme ! c'est vous qui les lui avez tricotées ?

- Oui, mais je vais être obligée de desserrer l'élastique. Regardez ses mollets : il souffre le martyr ! »

Puis, très vite, une malade imaginaire qui, dans l'esprit d'Augustin, qui retrouvait ses intonations à chacune de ses visites, faisait aussi partie intégrante du décor, avait lancé la conversation sur les handicapés physiques :

« C'est vraiment terrible, madame, vous savez !

- Oh oui, et puis ils n'aiment pas qu'on les traite comme des infirmes : voyez les aveugles, qui ne veulent pas qu'on les guide pour traverser les clous.

- J'ai connu quelqu'un comme ça, par ma tante, qui boitait, et qui avait fait mettre un bout en caoutchouc à son parapluie plutôt que de sortir avec une canne !

- Dites donc ! Et dire qu'il suffit d'un accident bête. Si ça se trouve, comment est-ce qu'on sera, nous ?

- Ca, personne ne peut savoir. »

Augustin avait retrouvé le soleil du Champ de Mars, avec une nouvelle petite angoisse dans la tête : « personne ne peut savoir ».

Cela était très grave.

3

On dirait d'Augustin plus tard qu'il avait « fait la révolution de mai ». C'est vrai qu'il avait été de toutes les manifestations, de tous les amphes et de tous les tracts, mais il n'avait jamais réussi à totalement y croire. Le mot « révolution » était trop à la mode pour durer, trop d'imposteurs l'avaient à la bouche, qui cachaient mal leur misère.

Ce grand coup de poing à la gueule de l'hiver avait pourtant révélé quelques sincères à eux-mêmes, comme ce camarade affublé d'un patronyme à deux particules, qu'on appelait « La bande » entre internes chahuteurs et qui était devenu anarchiste militant, ou ce bûcheur d'« Orthomitose », qui s'était mis à courir les piquets de grève.

Augustin avait trouvé le déclic, lui aussi.

Cela lui était venu lentement, à force d'arpenter les rues de la grande ville entre le Q.G. du lycée et les A.G. des facs - au grand jour, et non plus seulement à la nuit, de la gare du dimanche soir au dortoir, et du dortoir au ciné-club lorsqu'il faisait le mur pour aller s'enivrer aux lèvres des actrices de Bergman. Il avait apprivoisé la trouée des quais, les vitrines des librairies, la géographie secrète des bars. Et il avait brisé la bulle du temps précieux, trouvant le temps de s'attarder à ses semblables : les fiévreuses étudiantes des campus, bien sûr, mais aussi les gens de la rue, ces quatre balayeuses marchant au pas comme des sorcières enrégimentées, ou cette petite fille trop petite pour une boîte à lettres trop haute.

La connaissance n'était donc pas seulement dans les livres. Il n'était pas seul sur la terre.

[...]

C'est moi au fond de ton cœur cette note unique, si pure, si touchante.

Paul Claudel, *Le soulier de satin*

Un jour comme les autres, un peu plus gris peut-être parce que c'était un jour de rentrée, mais en vérité ni plus gris ni moins bleu que la veille, sans grand lac ou de beau soleil dans le décor, avec seulement des murs de classe, des visages inconnus, des mauvaises herbes, quelques arbres dont les feuilles disaient déjà l'automne et des pelouses fraîchement tondues : en un mot, tout ce qui fait notre miel quotidien - un jour vraiment comme les autres, mais je suis pourtant tenté d'écrire, comme dans les contes de fées : un beau jour.

Un beau jour, Augustin croisa une jeune fille. Aussitôt quelque chose advint, que le mot convenu de « coup de foudre » exprime mal, car ce quelque chose ne relevait pas de l'ordre des catastrophes naturelles, bien qu'il rendit subitement crédibles tous les mauvais feuilletons des journaux féminins. Augustin sut qu'il devrait désormais compter avec cette jeune fille.

Elle avait d'ailleurs moins l'allure d'une jeune que d'une petite fille. Il y avait en elle, en apparence du moins, une grande faculté d'innocence et d'étonnement. Augustin se la représenta même longtemps, à cause de sa pâleur et de sa transparence, comme « la petite fille de la lune ». Sa démarche volontaire contrastait avec la fragilité de sa silhouette. Quelque chose dans ce décalage trahissait une solitude, une difficulté à se couler dans le réel. Il n'aurait étonné personne qu'un courant d'air ou un mot trop vif la désempare. Et pourtant elle semblait partout à sa place.

Et elle était belle d'une beauté non pas d'enfant, mais de femme, à la fois mûre et troublante. Pureté de ses traits, un luxe de courbes sans rien de cassant, fragilité de son souffle, comment ne pas être ému - émotion, oui : sa beauté procédait de l'émotion qu'à proximité d'elle on éprouvait. Est-ce là ce qu'on appelle la grâce ? Ce qui est sûr, c'est qu'en sa présence Augustin ressentit immédiatement une nouvelle timidité du corps.

Il y a certaines choses que les mots échouent à traduire. Comment parler sans fausse note de cette vérité d'elle-même qui n'appartenait aux formes ni de sa silhouette, ni de son visage ? Comment pouvait-elle, avec cet air d'enfant perdu, sembler si sûre d'elle ? Comment pouvait-elle exhiler tant de force de chair et d'âme, elle qu'on aurait craint de briser en la touchant, et donner une telle impression d'achèvement avec ses manières de fugitive ? Elle ne se laissait approcher que pour mieux s'échapper, comme malgré elle, et Augustin comprit très vite qu'elle resterait pour lui une inconnue - mais une inconnue qu'il connaissait depuis toujours, à qui il pouvait faire confiance plus qu'aux siens et à lui-même. Sans se le formuler clairement, il devina que cette jeune fille répondait à quelque chose en lui qui était au-delà de lui-même, qu'elle réveillait un sens endormi, ou mieux : un instinct enfoui, une nouvelle possession de soi, qui lui ouvraient les portes du monde.

Le plus surprenant est que tout ne se passa d'abord que dans l'échange des regards. Celui de la jeune fille était une énigme, à la fois limpide et posé, transparent et inquisiteur. Il mit Augustin en face de lui-même et d'un grand soleil calme. Un regard comme une chanson d'aube, avec un ciel d'orage sur des fleurs de dune, ou un train qui passe dans le soir, l'émerveillement du flot.

Et sa main, quand Augustin l'eût prise, comme elle serrait fort !

Mais la belle au bois dormant que venait ce beau jour de rencontrer Augustin était encore moins présente par son émouvante beauté ou son regard que par son silence. Ce silence-là disait tout : cela chantait en elle très haut, très doux le vent du large aux cris des goélands, le concert des matins de mai, les terres à blé et les péniches pleines, un pur chant de vie et de joie.

Elle répondit à Augustin, qui lui demandait son nom :

« Moi, c'est Musique ».

[...]

EPILOGUE : PERDU DANS L'OMBRE, NOIR ET FETE

*Par la baie grande ouverte sur le ciel d'hiver
On voit les oiseleurs farouches qui s'apprêtent
A tendre leurs filets pour les anges de la mer
Près d'un hameau, perdu dans l'ombre, noir et fête...*

Patrice de La Tour du Pin, *La quête de joie*

Augustin se souvenait des soirs de fin septembre. Après la journée passée sur les terrasses à remonter les murs de pierres sèches, c'était pour lui comme un visage d'amoureuse. Et c'est vrai qu'au jour déclinant tout prenait des rondeurs féminines : l'ombre soudain moins nette des chênes verts, derrière la ruine le mûrier qui se fondait dans la foule des pins sur la planèze, et la lumière baissée du sentier blond qui plongeait vers le hameau. Il aimait alors s'allonger dos au talus, et goûter cette lumière qu'il peuplait des souvenirs d'un retour sur la mer Egée : le bas Taurus et Izmir, Kavalla, Thessalonique - noms pleins des espoirs de la jeunesse.

Le soleil avait disparu derrière la chaîne des monts Lozère, qui aussitôt avaient paru s'animer. Au-delà de la vallée du Chassezac, qu'on devinait à une rupture dans les couleurs, les gras s'étageaient vers eux en huit à dix horizons de garrigue embrumée dont les lignes, à présent offertes aux caprices de l'imagination, se croisaient ou se perdaient pour resurgir plus loin, comme habitées d'une vie autonome. Sans doute cette illusion d'optique tenait-elle à la complète immobilité du ciel.

C'était vraiment pareil aux lointains qu'on voit sur les tableaux des petits maîtres de la Renaissance toscane : un camaïeu bleu, aux contours très précis, traversé de longues traînées sombres, comme suspendues derrière la scène, en creux, et inclinées vers le sud. Au soleil avait succédé une blancheur sans matière où s'estompait la crête des monts. Quelque part au milieu d'eux culminait ce pic Cassini de brouillard et de moutons à l'aventure duquel, enfant, il avait longuement puisé.

Il régnait un silence tranquille, souligné par le jappement étouffé d'un chien et les derniers chants des oiseaux. Il faisait bon, pas encore frais. Pas une brise. Les parfums, un peu mouillés, annonçaient la proximité de l'automne. A ses pieds, les terrasses d'oliviers procédaient du même tableau que le ciel : un trompe-l'œil exotique et pourtant familier. Cela sentait le crépuscule des fermes des livres d'images, cela respirait régulièrement. C'était inébranlable. Augustin se sentait bien dans sa peau. Enfin, il se ressemblait.

Mais de quelle étrange manière ! Il avait tout de même fini par ne plus se regarder vivre, par ne plus vivre que pour se fabriquer du passé. Son passé n'était plus le livre de sa vie, cet espace en lui de prison, mais seulement l'idée d'un passé, sa certitude. Il n'habitait plus ses souvenirs, bien qu'il se souvînt d'avoir été l'enfant rose de bonheur des veilles de Noël, l'adolescent exalté des baraques polaires de Hvalfjörður, l'amoureux maladroit de Musique (ils s'étaient aimés à la limite de l'innocence et du mensonge) et l'étudiant nu des platanaies de la Garonne, face au dôme de la Grave, des pavés de la « rue de la soif » à Cherbourg ou ailleurs et des bras tendres sans avenir où se réfugier. Il se souvenait en lui d'une vie au point d'éprouver une sorte de manque dans l'épaisseur du temps, un peu comme s'il s'était agité, mais sans agir, comme s'il avait été sans prise sur le monde - l'amant transi de sa propre histoire.

C'était cela : il n'était jamais parvenu à l'équilibre. Il s'était improvisé si peu souvent qu'il ne parvenait plus à se rassembler. Il n'avait fait qu'habiller sa solitude des oripeaux de la vie, vivant par anticipation rencontres, dialogues et révoltes. Il n'avait vécu qu'en dedans. Aujourd'hui qu'enfin il s'était défait des sangsues du ressouvenir, il lui restait en travers de la gorge comme un goût de gare perdue, et les soirs d'arrière-saison comme celui-ci l'ébranlaient à la façon d'une machine en lui à mesurer le vide.

Lui qui défilait hier avec les beaux enfants de Mai, voilà déjà qu'il se savait d'un monde en cendres : au soleil des pelouses ces adolescents qui faisaient si bien l'amour et savaient vivre ensemble, qui n'avaient plus besoin du savoir, ces adolescents sans mémoire, capables d'inventer leur vie, Augustin savait ne plus appartenir à leur sphère. Elle lui apparaissait comme un au-delà des drogues, lui se fabriquait d'autres images. Il pensait victoire au lieu d'échange, cicatrice au lieu de caresse, estime au lieu de fraternité. Ces nouveaux lycéens vivaient un monde égal. Comme ils se ressemblaient, et que leur beauté neuve était loin de la sienne ! Qu'importaient ses océans, ses déchirures, qu'importaient ses pauvres amours, ses petits plaisirs de cinéma et de villes lointaines ? Les mots des poètes, les femmes souveraines ? Qu'importait son intelligence ?

Augustin était inutile désormais. Exit le personnage central, rayé du cadre. Sous lui c'était bel et bien le vide, il était bel et bien condamné à être spectateur. Des femmes de passage lui trouveraient un charme de fils prodigue, jamais de grand frère ou de compagnon. Elles l'aimeraient avec résignation. Il en serait quitte pour l'absence.

Était-ce là le prix de la liberté ? Augustin n'aurait pas su le dire. La seule chose dont il était sûr, en cet instant, c'est qu'il n'était de nulle part, qu'il n'appartenait qu'à lui seul. Les ponts étaient rompus, il était à lui-même son navire et son île. Il était perdu en mer.

« Quel bonheur ! », songea-t-il aussitôt, et sa découverte le remplit d'une singulière ivresse. Il frissonna dans la nuit qui tombait et se dit qu'il ne fallait pas laisser passer cette chance de prendre une décision. Il écrirait ce soir sa première vraie lettre d'amour.

.....

Madame,

Je ne vous demande pas de me pardonner cette lettre. Essayez seulement de ne pas entacher les mots, les signes, d'éternité : ils ne seront plus vrais dès que je la cachèterai (ô ce goût d'enfance de la colle sur la langue !), et je n'ose pas imaginer la tête qu'ils feront lorsque vous les aurez sous les yeux. Elles mentent tellement, les paroles d'amour, quand on a le cœur en vacances - c'est comme un mauvais drame joué devant une salle vide. Prenez donc ces mots d'Augustin, qui s'ennuie de vous ce samedi de fin septembre, à neuf heures du soir, comme un simple bouquet de fleurs, un fugace témoignage de l'amour cassant.

Je nous imagine dans un vaste lit sans montants, un lieu sans limite, ou bien avec un rempart qui, coïncidant avec l'horizon, parvienne à marier l'ici et l'ailleurs, la plage soyeuse de Tossa de Mar sous la lune, par exemple, ou une vallée inconnue que le foehn balaye et dont je veux continuer à ignorer le nom, qui ressemblerait à cette géante de Baudelaire où

Dormir nonchalamment à l'ombre de ses seins

Comme un hameau paisible,

ou plus simplement dans le noir, qui est sans fin. Nous venons de faire l'amour. Je vous ai sentie jouir. Vous êtes moite et lasse. Je suis sur le flanc, à demi sur le dos, le cou en extension, le visage entre vos seins, votre ventre contre ma poitrine, et je sais que vous êtes encore avec moi. Je suis amoureux de vos mains, de vos yeux, et j'ai mal parfois de votre clairvoyance et de votre bonté, mais c'est de votre odeur que je suis jaloux. Penser que d'autres aient pu, puissent partager les parfums mêlés de votre peau et de votre sexe me crucifie. Je voudrais que ce soit mon secret, mon secret de vous impossible.

Littérature. Où donc ai-je pris ce droit de parler de vous, qui n'appartenez pas à mon rêve, moi qui ai eu longtemps si peur de vous, et qui sais que je ne serai jamais votre amant parfait ?

Peu importe la réponse. Ces mots ne sont là que pour mener à ceci, qui est à la fois grave et gai : lorsque vous entrerez dans ma chambre, ou que j'entrerai dans la vôtre, je n'oserai pas tout de suite croiser votre regard - si jamais j'y trouvais de l'inquiétude ! J'ironiserai. Mais je penserai que je n'ai rien à perdre.

Et que c'est merveilleux que vous existiez.

Augustin.

Février 1968 - Février 1973

LIBEREZ LE PRINTEMPS !

pour Henri Robet

Dans le *Ouest-France* daté du samedi 4 mars 1972, on pouvait lire ces lignes :

Hier soir, la Nuit de Sciences Economique, qui avait débuté de la meilleure façon, a été perturbée par un groupe qui, manifestement, était venu sur les lieux pour semer la discorde parmi les très nombreux danseurs. Boules puantes et pétards ne furent pas épargnés dans le hall de la Faculté de Droit, sans parler des verres cassés et autres déprédations pour empêcher les participants de profiter d'une soirée qui aurait pu être fort agréable.

L'information est un métier difficile. Les faits rapportés ici sont vrais, mais la vérité n'est pas une dépêche de presse assortie d'une opinion convenue. Pour comprendre comment les choses se sont passées, il convient de revenir un peu en arrière.

Il y avait quelque chose dans l'air depuis le début de la semaine. Lundi, l'assemblée générale de l'amphi Chateaubriand, où la grève étudiante, de revendicative, était devenue « antifasciste », avait été houleuse. Les jours qui avaient suivi avaient vu se succéder, dans le hall de la Fac de Lettres occupée, des chanteurs bretons, dont Dider Kadou, (dans la foulée du succès futur de *La grande passion*, Anhinga avait prévu d'inscrire à son catalogue son recueil *Première quête de mon corps*) et des orchestres rock, dont Anhinga lui-même. « Les marginaux de Pompon », comme nous qualifions alors la mouvance underground de la Fac, tandis que le copain Pompon en question filait le parfait amour avec une détonante junkie du M.L.F., nous rapportaient au bar de l'Agro leurs exploits militants plus ou moins imaginaires et s'épanchaient en lapalissades politiques. Mais leurs enfantillages avaient l'enthousiasme tellement communicatif que, pour une fois, nous leur prêtions de la sincérité. D'autant plus que, sous le soleil vert d'un printemps précoce, leurs compagnes nous semblaient très belles et très proches.

Pour moi aussi, la semaine avait été bonne. Deux bons films, *Le lien*, où c'est notre histoire, par quelle alchimie des visages et des gestes ? et *La salamandre*, où

le bonheur est proche, le bonheur est lointain, ah ah !

habités par deux belles actrices, ma chère Bibi Andersson et l'imprévisible Bulle Ogier, dont le sourire désarme ; deux ou trois bonnes lectures sur le rebord ensoleillé de ma fenêtre : dans les *Lettres françaises* un entretien de Jean Ristat avec Bernard Dufour et Denis Roche à propos de la sortie de leur livre *Eloge de la véhémence*, quel beau titre ! un long article de *Rock & folk* sur l'aventure de Nico et du Velvet, avec *The falconer* et quelques textes de Lou Reed aux accents thomasiens ; mercredi après-midi, un match de basket improvisé où j'avais fait merveille sous le regard gourmand de D. ; la sérigraphie de couverture de *La grande passion* enfin tirée et réussie...

Bref, la joie simple d'être bien dans sa peau, de nager dans l'action comme un poisson dans l'eau. Il y avait longtemps que je m'étais pas autant senti à ma place.

Vendredi, les giboulées de mars. Six heures du soir. Nous, Pierrick, Kéro, Laurent et tout ce qui tourne autour du rouge à l'Agro, nous retrouvons à la manifestation Overney. Devant les barrages de C.R.S., nous nous prenons les coudes et resserrons les rangs. Bébête devant moi lance : « Marcellin au Panthéon ! ». Avenue Janvier, devant l'immeuble de la télévision, j'enchaîne avec « O.R.T.F. menteur ! » et ma voix reprise déferle comme une marée. Jean-Loup, notre guitariste folkeux et timide, découvre soudain le pouvoir de la parole quand on est ensemble. Poète de sept ans sans le savoir, tu n'aurais pas ce soir fini d'entendre

autour des édits rire et gronder les foules !

Après la dislocation, nous sommes remontés à la nuit vers le Champ de Mars. Les pavés mouillés me disaient ma jeunesse ardente, les retours solitaires après avoir raccompagné M. chez elle, avec de grands vents à l'âme et, plus tard, les nuits blanches avec des compagnons de hasard, où c'était

*comme à Ostende et comme partout
quand sur la vill' tombe la pluie...*

L'euphorie qui s'était emparée de nous trouva un regain d'aliment (et de pichets de rouge) au restau U, où les tables voisines eurent tôt fait de renchérir sur nos dérapages verbaux. Marx, Ferré, Théodore Botrel et les poètes surréalistes, tous sans distinction passèrent à la moulinette. Nul doute en cet instant que les joyeux dîneurs appartenaient, avec Jean-Pierre Duprey, à la secrète famille

de ceux dont les yeux sont partis pour l'horizon.

Un grand rouquin déjà passablement éméché prit la tête de la fête, qui se termina par une hydrolyse générale.

Puis nous nous dirigeâmes vers les Lices, où se tenait un meeting de soutien à l'I.R.A. Je dois ici confesser que, pour moi, l'I.R.A. c'était surtout les rondeurs appétissantes de Bernadette Devlin, que je voyais comme la réincarnation de la délicieuse Sally Mara de Queneau. Pour le reste, je me méfiais d'une résistance papiste hostile à l'avortement et à la contraception, convaincu, bien que mon expérience dans les deux cas fût très lacunaire, que faire l'amour est beaucoup plus révolutionnaire que faire des morts. Assis sagement sur les gradins de bois, je pensais moins à l'avenir de la grande Celtie qu'aux odeurs des cirques de mon enfance, sans imaginer un instant que ma distraction était prémonitoire.

Un clown en effet nous attendait à la sortie : le copain Dieu, dont Queneau justement, dans *Sally plus intime*, rappelle qu'il est

le non-être qui a le mieux réussi à faire parler de lui,

une rose de papier pourpre épinglée à un chapeau haut-de-forme, plus inattendu que jamais, recrutait pour aller changer le cours de l'Histoire du côté de la Fac de Sciences Eco. Deux arguments de choc pour lever des troupes : l'occasion d'assister gratuitement à un concert de Total Issue, et surtout de se payer la tête de la toute nouvelle et très libérale Association des Etudiants en Sciences Economiques, dont la « nuit », en pleine effervescence étudiante, semblait une provocation - à la mesure de son objet social, développé complaisamment dans les programmes distribués depuis une semaine, qui visait à « combler le fossé existant entre la vie universitaire et la vie professionnelle, en amorçant un rapprochement Université-Entreprises », grâce à des stages qui ne soient pas, « comme trop souvent encore, du tourisme industriel », et à des contrats d'études qui offrent « à l'étudiant la possibilité de relever un défi en lui

ôtant l'impression qu'il a de faire figure de surnuméraire au sein d'un monde voué à l'efficacité ». C'était du pur délire !

Et ce n'était qu'un début. Aux portes de la Fac, des organisateurs en smoking prétendirent nous empêcher d'entrer. Le ton monta. L'un d'entre eux s'empara d'une chaise et tenta de frapper. N'en déplaise à *Ouest-France*, la vraie violence n'était pas du côté des perturbateurs. « Les salauds, ça existe ! ». Ce fut la goutte qui fit déborder le vase. La colère nous souda, de mouche du coche nous devînmes bélier à tête et nous nous retrouvâmes au milieu des danseurs au cri de « libérez le printemps ! ».

Malaise dans le grand bocal du hall, aux vitres dégoulinantes de buée. Mais de courte durée : Dieu et la joie de vivre étaient de notre côté, et les demoiselles de la soirée n'hésitèrent pas longtemps avant de rejoindre le camp des sauvages. Elles étaient venues chercher alliance au bal des déb', on leur offrait le beau dérèglement de Woodstock.

La cause était entendue lorsque vint l'heure de Total Issue. Dans l'assistance devenue brusquement attentive se croisaient des solitudes. Je me souviens d'un regard de porcelaine, qu'à ma grande surprise et non sans dépit j'allais retrouver quelques jours plus tard entre les bras de Dieu : Louise-Anne.

Dieu, mon œil ! Au rayon des farces et attrapes, le printemps est un diable qui sort de sa boîte.

Mars 1972

TABLE

PREFACE

QUELLE ÂME DIVINE !

MONSIEUR CHARLES

FONTMOREAU

LA RENTREE

LES RUES

LE GIGALON

QUI AVAIT DES TILLEULS VERTS SUR LA PROMENADE

L'ECOLE DU CHÂTEAU

FRANCOIS GANES

AUGUSTIN

(La neige)

(Le coiffeur)

(La révolution)

Journal de Mai

Un poème de circonstances

(Musique)

(Le bonheur)

Epilogue :

Perdu dans l'ombre, noir et fête

LIBEREZ LE PRINTEMPS !

MORLAIX, LE TEMPS D'APPRENDRE A VIVRE

KERGUILIEN

NEUF PORTRAITS

POUR UN ROMAN DE LA TRISTESSE